

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Les costumes du printemps commencent à paraître, et nous pouvons donner à nos lectrices un aperçu de ce qu'ils seront comme façons et garnitures. La gravure noire que nous faisons paraître dans ce numéro reproduit quelques-uns des plus charmants modèles créés par mademoiselle Thirion. Il y en a de simples pour les sorties à pied, de plus élégants pour les visites, et de très habillés pour les réunions hippiques. Nous allons les décrire, en désignant les tissus et leurs couleurs. En ce moment la couleur bois de rose est en vogue ainsi que les tons fauves, le vert mousse et le gris, dont les tons sont nombreux.

Costume pour fillette de douze à quinze ans. — Cache-mire français gris pintade, garniture de velours gris foncé. Jupe garnie de trois rangs de velours gris; le premier rang posé au-dessus de l'ourlet, qui a huit centimètres de hauteur. Sur cette jupe, montée par des



Costume en gaze blanche chenillée de pompons, pour jeune fille. — Costume en faille marine et dentelle noire, pour jeune femme.

Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

plis creux, est drapé devant, un très court tablier, sous lequel se cache le bord de la basque. Tunique-princesse relevée en poul; le côté se prolonge en un long pan, dont le bord inférieur, retourné en boucle, s'arrête sous le premier rang de velours de la jupe; trois

boutons au-dessus de la fente. Un plastron, coupé horizontalement de velours, se ferme à gauche sous le revers en velours du corsage. Col droit. A la manche, bracelet en velours, surmonté d'un velours posé verticalement. Bas grenat et bottes en chevreau. Chapeau en paille grise, le bord, retourné devant, est tendu de velours grenat. Touffe de plumes grise et grenat.

Costume pour jeune fille, tissu de laine étamine un peu moutonneux fauve, et velours grenat clair. — Sous-jupe en taffetas; au bord deux plissés, puis une jupe ronde en étamine dentelée au bord inférieur, les dents doublées en taffetas. Cette jupe, montée par des fronces, est relevée très légèrement, et régulièrement, sur les hanches, par un groupe de trois plis; les lés de derrière tombent droits. Un ornement en velours plissé de trois plis plats et posé sous la taille, se perd dans la basque; un nœud à longs pans à droite. Le corsage à basque, avec des épaulettes en velours, sous lesquelles prend une draperie en étamine, qui se croise à la taille et dont le bas se trouve caché, ainsi que le bord de la basque, sous l'ornement en velours. Manche ronde, ornée d'une sorte de brassard en velours qui enferme le coude; les deux pointes se réunissent à la saignée par un bouton. Bas écarlate et souliers en chevreau. Chapeau en paille manille, la calotte élevée, traversée en biais par des galons en tissu or et velours. Touffe de plumes grenat. Le bord, inégalement relevé, tendu en velours.

Costume pour messe de mariage, fêtes hippiques, en satin gris, laize et dentelle noires, ornements en velours bleu pâle. — Jupe en satin gris; dans le bas, trois volants en laize, maintenus sur des volants froncés en satin. Jupe en laize, montée devant et sur les côtés par des plis, et, derrière, par des fronces très serrées. Le bord de cette jupe est fendu régulièrement pour former des dents aiguës que l'on obtient en ramassant de plis l'un des côtés, que l'on chiffonne à la profondeur de la fente. Au côté gauche, cette jupe se relève de plis, et forme une dent beaucoup plus accentuée qui découvre entièrement les volants. Des quilles en velours bleu descendent du tour de taille, et le bas, retourné en boucle, semble comme soutenir les plis. Corsage en satin, couvert d'un corsage en laize froncé à la vierge. Ceinture en velours bleu, une cocarde de côté, même cocarde près de l'encolure, qui reçoit une ruche de dentelle. La manche en satin, couverte de laize, forme deux bouillons serrés par des bracelets en velours; dentelle noire, tombant sur un premier volant de dentelle blanche. Bottes en satin noir. Chapeau en tulle-dentelle, avec transparent or; la passe fendue de côté, avec un nœud en velours or, plumes bleues et or.

Costume en bengaline café au lait et velours mordoré, pour jeune femme. — Jupe en taffetas et seconde jupe en bengaline, montée, derrière, par des plis ronds; d'autres plis la relèvent à gauche et lui donnent un mouvement diagonal; pour obtenir cet effet, en conservant la jupe ronde, il faut que les lés de ce côté soient plus longs; quelques plis espacés à droite. Corsage par-dessus; le dos plissé et ajusté, ainsi que les côtés du devant. Ces côtés sont découpés en deux grandes dents, dont les pointes sont maintenues par une traverse en velours qui passe sur une blouse-chemisette divisée en bouillons; sous la taille, cette che-

misette est plissée de larges plis; le tout s'agrafe de côté. Col carré rabattu et col droit en velours, ainsi que le parement de la manche. La partie supérieure de la manche forme un grand bouillon serré par plusieurs rangs de fronces, et la partie inférieure, un peu froncée à un poignet, caché par un revers, est largement ouverte. Bas marron. Souliers mordorés. Capote en gaze crème; sur la passe, dentelle or brodée de soies aux couleurs éteintes. Pouf de plumes mordorées, ombrageant une touffe d'azalées.

Costume pour enfant de six à dix ans, étamine marine et petit drap crème. — Jupe en taffetas, avec un plissé en étamine de quinze centimètres de hauteur; seconde jupe en étamine, plissée de plis plats, les plis s'élargissant aux lés de derrière. Le corsage forme une blouse, montée au tour de taille de la jupe, celui-ci caché sous une draperie-ceinture en drap crème, piquée, de côté, d'un nœud à pans en ottoman crème. La blouse, drapée diagonalement de plis cousus autour de la taille, se ferme en biais sous une bande de drap. Col rabattu et parement de la manche en drap. Col droit en velours marine. Bas bleus et bottes en chevreau mat.

Pardessus en ottoman écarlate. — Forme casaque, très ajustée, fermée en biais à partir de la poitrine, sous une pièce montante ornée d'un revers en velours bronze. A droite, le pince-taille se prolonge en une basque moyenne, fuyante et carrée dans le bas. Sur ce côté est appliqué tout le long, une dentelle espagnole qui tourne à l'angle. Sur le côté gauche, plus court, un panier en laize se chiffonne en pouf. Manche demi-pagode ornée d'un parement en velours. Chapeau en paille bronze, à bord rond retourné devant et tendu de velours bronze. Éventail de coques en ruban ottoman et de velours bronze et bleu, piquée d'épingles à boules dorées.

Costume en vigogne et surah gris argent et velours gris (Costume de ville pour jeune femme). — Jupe en vigogne montée par des plis, de chaque côté les plis sont interrompus par un pli triple très large qui forme quille et sur lequel descend à droite une quille, en velours, mobile à partir du milieu. Sur le tablier est jetée une grande pointe-châle en surah qui se relève régulièrement de plis. Corsage en vigogne, genre veste, avec un postillon plissé et un gilet en soie rose ancien, brodé de couleur. Ce gilet s'arrête carrément à la taille ainsi que la veste et se termine d'une pointe-ceinture en velours; les côtés de la veste rejetés en revers laissent voir la doublure de soie rose ancien. A la manche ronde une pointe en soie ancienne et au-dessus un bracelet en velours. Bottes en chevreau brillant. Chapeau en paille de fantaisie; la passe avangante et le bord très modérément retourné; autour de la calotte un velours grenat, attaché, derrière, par une cocarde en ruban tissé or; une autre piquée sur la calotte avec des branches de mimosas. Gants de Suède naturel.

Costume en cachemire mousse appliqué de feuilles en velours brodées en soie, et faille française. — Jupe en cachemire plissée de larges plis triples et draperie tablier en faille française, relevée, sur les hanches, de plis plats perdus sous la petite basque du corsage. Ce corsage est en faille française, ouvert sur un plastron en cachemire. Spencer en velours à longue pointe.



4512

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de *Mlle* THIRION, 47, R. St. Michel. Chapeaux de *Mme* BOUCHERIE, 16, r. du Houx Colombier. Ceinture Régente et Corset Anne de Autriche de *Mme* de VERTUS, 12, r. Auber. Parfumerie de la *Mlle* GUERLAIN, 15, r. de la Paix. Châles de la COMPAGNIE DES INDES, 80, r. de Richelieu.

Fausse-poche montée au bord et maintenue par des boutons, belle dentelle espagnole au contour, excepté à la pointe, devant. Une pointe en dentelle espagnole recouvre le dos, à partir des épaules; elle se drape de plis arrêtés à la couture intérieure de la manche, qu'elle enveloppe; les pointes se fixent sur la poitrine par un nœud. De gros boutons en jais unis, forme oblongue. — Bottes en chevreau. — Capote en tulle brodé; la passe légèrement retournée est plissée, dessous un chiffonné de velours; des fleurs massées et appuyées sur la calotte. Brides en ottoman nouées de côté.

C. L.



CORSET ANNE D'AUTRICHE, CEINTURE RÉGENTE
De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, Paris.

Après les succès que le corset Anne d'Autriche a obtenus avec les toilettes d'apparat, on peut prévoir que les élégantes le conserveront pour les toilettes parées du printemps. Quoique sa coupe soit plus particulièrement destinée à faire valoir les corsages décolletés, elle convient aussi à la robe de ville. Ce corset dessine la taille en perfection; mais pas mieux que la ceinture Régente dont la coupe mignonne nous paraît en parfaite harmonie avec les costumes de printemps. Les deux conviennent à toutes les tailles qu'ils allongent, cambrent et maintiennent dans de gracieuses proportions. Mesdames de Vertus savent qu'une réputation comme la leur oblige. Aussi leur travail est d'un fini qui supporte l'examen le plus minutieux.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 97 et 99)

Costume en gaze blanche chenillée de pompons bleus.

— Jupe en taffetas, avec un plissé en velours bleu, couverte d'une jupe en gaze divisée par des fronces, en neuf bouillons; le bord inférieur forme volant et la partie supérieure un bouillon, soutenu par une écharpe en velours bleu, dont les pans et coques se mêlent au poulf de gaze: à droite, coques et pans très courts. Le corsage en gaze est froncé sur un corsage de dessous tendu et en taffetas. Il est décolleté carrément avec un bouillon autour; dessous, un biais de velours qui traverse la poitrine. Ce biais s'arrête à gauche par une cocarde. Une cocarde plus petite à l'épaule. Pour manche, un bouillon serré sous le coude dans un haut poignet en velours. Deux spirales en dentelle coupent la jupe verticalement.

Costume en faille marine et dentelle noire. — Jupe en faille, au bas deux plissés; le second couvert par un volant froncé, dentelé et rouleauté; au-dessus, un volant de dentelle, puis un tablier de tulle-dentelle drapé de plis sous les



358a

és de derrière, lesquels sont montés par des plis ronds. Corsage à petite basque postillon; celle de la hanche rapportée se perd sous le postillon. Petit décolleté arrondi, garni d'une dentelle piquée d'une fleur. Boutons en strass. Mêmes boutons à la manche ouverte extérieurement.

Costume en cachemire et velours gris feutre, pour jeune femme et jeune fille.

— Jupe en taffetas recouverte d'une jupe en cachemire, montée par des fronces. Deux ornements en velours divisent inégalement le devant en lui faisant former un grand et un petit bouillon; sous le premier ornement on forme avec l'ampleur, des plis plats qui vont rejoindre de côté ceux des lés de derrière; un nœud-ceinture à pans sur le côté du poulf. Corsage à pointe avec une ceinture en velours qui suit le bord, une autre entoure la taille, elle s'arrête, ainsi que les bretelles et le parement de la manche, par des choux en passementerie; col droit. La jupe de ce costume demande beaucoup d'ampleur.

Costume en cachemire et velours gris feutre, pour jeune fille ou jeune femme, de madame Bréant-Castel.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4512

COSTUMES DE VILLE

Costume en cachemire français bois de rose et velours. — Jupe en cachemire, montée par des plis, avec cinq plis rabattus dans le bas et pris sur la hauteur de la jupe, un

tuyauté en velours dépasse le bord. A droite, une grande draperie, et à gauche, prenant sous celle de droite, une draperie plate, cintrée, relevée près du poulf, découvre les plis plats de la taille. Veste en cachemire ouverte sur un gilet en cachemire, dont la pointe est prise sous une ceinture en

velours, à longue pointe agrafée de côté. Col droit en velours et revers à la veste qui est fermée sous la poitrine par un bouton. A la manche ronde, une longue pointe en velours comme parement. A l'encolure et à la manche, biais en étamine. — Bottes en peau mordorée. — Chapeau en paille bois de rose, orné de velours et d'une fantaisie en plumes. — Gants de Suède.

Costume en faille unie et faille brochée fusain. — Jupe en taffetas, au bas un tuyauté en velours. Tablier en faille brochée et tunique en faille unie; de très courts pa-

niers sont fournis par la longueur des lés de derrière qui tombent droit, le milieu forme un pli triple. Corsage à pointe en faille unie, la manche et le plastron en faille brochée. Une chemisette plissée en faille unie forme un carré cerné, des côtés, par une bretelle en velours qui finit en pointe, et sous la poitrine par une bande transversale. Col droit. A la manche, un bracelet en velours. — Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Capote en paille fusain, avec un bord en velours fendu de côté et un pouf de marabouts roses.

CAUSERIE

Les expositions d'Eugène Delacroix et de Gustave Doré. — *Causeries* de Jean Gigoux. — Henriette Maréchal. — La Mi-Carême.



N va, en ce temps de statues, élever un monument qui aurait dû être inauguré avant bien d'autres, un monument à Eugène Delacroix, l'un des plus grands peintres que la France ait produits. Tel est le but de l'exposition ouverte à l'École des Beaux-Arts, et le monument sera magnifique si l'on en juge par l'argent que représente la foule empressée qui s'étouffe du matin au soir dans les salles où est rassemblée l'œuvre du maître. Il reste chez les gens d'un âge mûr une certaine superstition contre Delacroix, contre l'emportement de son pinceau, le laisser-aller de son dessin, ses prétendus délires de coloration, ses fameux chevaux roses et lilas, par exemple. Ceux-là sont allés avec méfiance voir l'audacieuse réunion des ouvrages de toute une vie, réunion à laquelle manquent, cependant, tant de morceaux, les meilleurs peut-être : tout ce qui, par exemple, est au Louvre, et les grandes peintures des monuments publics, des églises, etc.

Eh bien ! ces récalcitrants reviennent enthousiastes à l'égal des jeunes qui n'ont pas été bercés dans la querelle des écoles classique et romantique. Il n'y a qu'un cri d'admiration devant le *Combat du Giaour* et la *Prise de Constantinople*, la *Barque* et la *Sortie du Sultan*, devant *Hamlet*, devant *Faust*, devant *le Tasse dans la prison des fous*, devant le portrait si caractéristique de George Sand, devant tant de chefs-d'œuvre grands et petits ; jamais la richesse de la couleur, la vivacité de l'expression, l'intensité du mouvement et de la vie n'ont été poussées plus loin, c'est un éblouissement.

Faut-il attribuer les accusations injustes contre Delacroix à l'enthousiasme qu'inspirait le génie tout opposé de M. Ingres ? Hélas ! Ingres fut décrié aussi, lui, à son heure, et connut bien des jours d'amertume, de pauvreté profonde. On connaît ces paroles navrantes qu'il adressa un jour à Granet sur le seuil de son atelier : — N'entre pas ici, tu trouverais la misère. » Sa

première femme, la compagne de sa jeunesse, humble par la naissance et l'éducation, grande par le caractère, l'aidait à vivre du produit de son aiguille. C'était le début, répliquera-t-on, plus tard on lui rendit justice. Plus tard il se trouva des barbares pour dire du *Saint Symphorien*, que sauf deux têtes, la composition était bonne à brûler ! Que conclure de cela, sauf que c'est la puissance, l'originalité même du talent qui effarouche, qui scandalise et que l'on a le plus de peine à accepter, de quelque façon qu'elle se manifeste.

Nous admirons chez Delacroix, pour notre part, un art passionné qu'il sut créer sans rien emprunter à personne. Sans doute, il faut faire certaines réserves ; il fut entraîné par la fièvre de la composition et par la frénésie du romantisme, à violer ces règles du dessin qu'Ingres, son rival et son adversaire, appelait la *probité de l'art*, plus d'une figure pêche contre l'anatomie et jamais il ne comprit la grâce féminine. Ses femmes : *Médée*, *Juliette*, *Ophélie*, etc., ne sont belles que par l'attitude, n'importe, on éprouve devant l'ensemble de cette œuvre saisissante, une impression qui ne peut se comparer qu'à celle que procure la lecture des *Orientales* et de la *Légende des siècles*.

A propos de l'événement du mois par excellence, nous recommanderons quelques anecdotes racontées sur Delacroix par Jean Gigoux, dans un volume nouvellement publié. Jean Gigoux, le spirituel dessinateur, à la célébrité duquel suffiraient ses illustrations de *Gil Blas*, a réuni pêle-mêle des souvenirs sous le titre de *Causeries sur les Artistes de mon temps*. Il atteste, au cours de ces pages curieuses, que pas un peintre n'a plus travaillé la nature que Delacroix. Ce peintre, infiniment consciencieux, quoi qu'on en ait pu dire, avait « l'inquiétude de son art ; il cherchait ce quelque chose qu'on n'apprend d'aucun maître et qui vous saisit, il voulait la vie, » la vie à tout prix et partout. En travaillant à son *Saint-Louis sur le pont de Taillebourg*, il épuisa ses forces à rendre cet effet, le clapotement de l'eau, l'élan des chevaux, et il y réussit de la façon magistrale que l'on sait ; pourtant les critiques ignorants de s'écrier :

« Mais les ombres ne sont pas fondues ! mais ce n'est pas fini ! »

— Que voulez-vous? dit quelqu'un. Non, ce n'est pas *lèche!* »

Il ne lécha jamais, sans doute, et même il n'achevait pas suffisamment ses dessins. On en peut juger à l'Exposition, dont ils forment la partie la moins intéressante. Arrêtons-nous de préférence à sa peinture, surtout quand il s'inspire du génie de Shakespeare, surtout lorsqu'il rend les fauves attitudes des tigres ou des lions avec la physionomie desquels son visage expressif offrait une fraternelle récompense. Qu'il fut inégal dans son travail, Jean Gigoux ne songe pas à le nier d'ailleurs. « Il était, sous ce rapport, le contraste d'Horace Vernet qui peignait toujours si proprement et auquel on eût pu appliquer le mot de Voltaire: Toujours bien, jamais mieux. Les peintures de Delacroix n'essuieront jamais cet *éloge-reproche*. »

Personne, du reste, ne le critiquait plus sévèrement qu'il ne se critiquait lui-même à l'occasion; il voyait aussi froidement les défauts de ses tableaux que s'il se fût agi d'un indifférent, mais le dénigrement de parti pris et l'injustice le navraient. Son chagrin éclate dans plusieurs lettres autographes qui sont exposées avec ses ouvrages de peinture.

Comme Henri Regnault, qui hérita de quelques-unes de ses qualités, Delacroix avait le don d'écrire à un degré presque aussi élevé que celui de peindre; ses lettres sont charmantes, mais celles qu'il nous a été donné de lire expriment une mélancolie profonde, l'incomparable tristesse de se sentir méconnu. Cette note se retrouve même dans certain billet écrit le jour de son entrée à l'Institut. Les honneurs venaient trop tard et après trop de déboires.

Pour donner l'idée du revirement qui se fit dans la façon de le juger, son *Jésus endormi sur un bateau pendant la tempête* lui fut acheté par un marchand 1,200 francs et revendu bien des années après 60,000!

Nul ne posait moins que Delacroix, n'était plus facilement abordable, ne se montrait meilleur camarade en toute occasion. Gigoux raconte de quels éclats de rire il salua un compliment qui lui parut extravagant et où il entraient cependant une bonne dose de vérité: « Vous êtes le Victor Hugo de la peinture! » Chacun lui rendrait aujourd'hui cet hommage très volontiers et sans se croire coupable de flatterie. La postérité venge les grands hommes en rectifiant les jugements portés sur eux, elle apporte la lumière dans bien des débats; les âmes ombrageuses d'artistes véritables qui désespèrent de la gloire feraient bien de se calmer et de s'en remettre à elle.

Déjà justice est rendue dans une sage mesure à Gustave Doré, dont les dessins se trouvent réunis de leur côté au Cercle de la librairie, boulevard Saint-Germain. La maison Hachette, qui le pressa de commandes bien payées, l'Angleterre qui prodigua un engouement sans valeur à sa grande peinture, lui ont fait beaucoup de tort, et il n'est coloriste que le crayon ou la plume à la main, mais parfois aussi dans ses aquarelles, quelle imagination superbe, quelle entente de la lumière, quelle exécution merveilleuse à défaut de couleur! La lignée des grands et beaux talents n'est pas près de s'interrompre en France; c'est une aristocratie qui survivra, sans doute, à toutes les autres.

L'heure du succès est-elle venue pour MM. de Goncourt en tant qu'auteurs dramatiques? (leur talent de romanciers a depuis longtemps, cela va sans dire, sa récompense). Les uns disent oui, en s'appuyant sur les bravos qui ont, le 3 mars dernier, étouffé le souvenir de certains sifflets du temps de l'Empire. D'autres disent non, en déclarant que l'on s'aperçoit des défauts de l'œuvre, aujourd'hui qu'il est possible de l'entendre tout entière, et que ces défauts suffisaient à la faire tomber, sans l'aide d'aucune cabale politique. Nous sommes d'avis que M. Edmond de Goncourt eût mieux fait de laisser subsister la légende. On aurait toujours cru qu'une protection princière avait nui à *Henriette Maréchal*. Maintenant, la princesse Mathilde applaudit, sans que le parterre se scandalise, dans l'avant-scène où elle trône en fidèle patronne de l'œuvre, mais l'œuvre n'a pas plus qu'autrefois les qualités de force et de condensation nécessaires au théâtre; de plus, elle est assez mal jouée; cependant, la valeur incontestable du style enchante les délicats, et le coup de pistolet émouvant de la fin secoue tout le monde. Drame réaliste, dit-on, bien à tort. C'est le drame romantique par excellence, proche parent d'*Antony*, mais l'auteur d'*Antony* était maître, tout autrement que celui d'*Henriette*, de l'art difficile des entrées, des sorties, de ces mille riens fort importants, faute desquels une pièce cloche toujours.

♦♦

L'hiver est revenu froisser de sa main de glace les bourgeois imprudents et les arbres fruitiers, en fleurs déjà dans les jolis petits jardins des avenues du Trocadéro et du Bois de Boulogne. Le printemps s'était aventuré trop vite et imprudemment. Malgré sa déroute, il a inspiré plus d'un costume pour les bals de la *Mi-Carême*: le *Chevalier Printemps* est d'actualité; il exige bien entendu la tournure et le visage d'une figurine de Saxe ou d'un personnage de Watteau; plus d'un jeune homme s'est déguisé aussi en bouquet de violettes: une grêle de bouquets d'un sou piqués sur satin blanc; quand on est de grande taille, cet habit, si simple qu'il paraisse, revient encore cher. Une femme du monde, devenue femme de lettres, représentait chez madame de *** la *Presse* en satin blanc imprimé, avec les annonces de théâtre sur sa jupe, les faits divers aux nœuds de son corsage, un bonnet de papier sur sa chevelure poudrée, une plume d'oie derrière l'oreille. Encore un costume qui ne peut être porté que par le petit nombre.

Quand le feuillage entrevu prématurément se montrera d'une façon sérieuse, auront lieu, à la mode anglaise, dans les heureuses maisons pourvues de jardins, des *Garden-parties* où l'on danse dehors en cha peau.

Ce fut à l'une de ces matinées, chez la duchesse de la Rochefoucauld, que l'héritier d'un des plus grands noms de France rencontra pour la première fois, une jeune Russe de la plus éclatante beauté, dont, pour leur malheur à tous les deux, il fit sa femme. L'histoire de la Belle aux cheveux d'or, devenue à la fin de sa vie, si courte et si lamentable, une *morphomane* incorrigible, a été racontée déjà sous plus d'une forme; elle prend maintenant celle du roman, d'un roman plein d'intérêt, que nos lectrices

(La suite à la page 104)

Toilettes de Printemps



Costumes et Pardessus de Mademoiselle THIRION, 47, boulevard Saint-Michel.

— Chapeaux de Madame BOUCHERIE, 16, rue du Vieux-Colombier.

ces, croyons-nous, sont en train de dévorer sans que nous ayons besoin de le leur indiquer davantage.

Et puisque nous avons parlé des fêtes futures, un mot sur les fêtes passées, sur le concert donné dans le bel hôtel de l'avenue de Messine, où l'on a dernièrement entendu le même soir Worms dire la *Tristesse d'Olympio*; Le Bargy, déclamer *Souvenir*, et une belle voix d'amateur chanter *le Lac*; de sorte que les trois poètes du siècle, Victor Hugo, Musset et La-

martine, étaient représentés devant cet auditoire d'élite par l'une de leurs plus grandes œuvres, et quels savants interprètes! Une autrefois c'étaient madame Fuchs et un diseur mondain de chansonnettes que les salons s'arrachent, M. Gibert.

Bientôt la maîtresse de cette maison vouée aux Muses, servira un régal exquis à ses invités : un acte du *Misanthrope*, avec Worms de la Comédie-Française dans le rôle d'Alceste. Voilà de ces programmes qui n'ont rien de vulgaire!

T. B.

Economie Domestique

LA MONDAMINE
40, rue de Cléry, 40.

L'analyse chimique des aliments destinés à suppléer à l'allaitement des enfants, a malheureusement démontré que beaucoup de ces compositions artificielles renfermaient des matières nuisibles à leur santé et capables de miner sourdement la constitution de l'enfant le plus robuste. La *Mondamine*, produit de la trituration du maïs Indien, n'offre aucun de ces dangers.

Présenté sous forme de farine appétissante, d'une extrême finesse, d'une pureté et d'une blancheur parfaites, cet aliment d'un goût exquis,

léger et nutritif, sert à composer des bouillies ou des crèmes savoureuses qui flattent la gourmandise de l'enfant.

C'est une friandise pour le gourmet, et pour les tempéraments débilités une manne régénératrice. Ne chargeant pas l'estomac et laissant ainsi le cerveau libre, elle doit être recherchée par toutes les personnes qui se livrent aux spéculations de l'esprit.

Aussi la *Mondamine* est-elle particulièrement recommandée par toutes les sommités médicales, comme un produit alimentaire des plus nutritifs.

Nous apprenons que le Jury du concours culinaire, réuni dans les salons du Grand-Orient, a accordé un diplôme d'honneur à la *Mondamine*.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



ANS avoir avec la jeune Anglaise l'intimité qui la liait à Marcelle, Solange, comme tout le monde, aimait cette nature attirante et en était aimée.

On se mit en route pour l'église, dont le clocher, assez lointain, restait visible dans cette nuit serène. Ainsi que le disait Maggy, le froid était intense; mais, grâce à de chaudes pelisses, on l'oubliait en regardant le ciel tout fleuri de points étincelants, illuminé comme pour fêter le divin anniversaire.

Lord Oakvil seul restait au château. A part lui et son neveu, tous les hôtes d'Almeston-House étaient catholiques; et bien qu'Alan ne comptât point assister à l'office, il accompagnait ses amis jusqu'à l'église.

Il marchait à côté de Maggy, échangeant avec elle

quelques paroles banales de sa part à lui, gaies sur les lèvres rieuses de la jeune fille. Solange avait pris le bras de mademoiselle Almeston.

« Allons, sir Alan, un bon mouvement; entrez avec nous à l'église, fit tout à coup la jeune Anglaise, qui n'avait pas l'habitude de mesurer beaucoup ses paroles, et qui ne put voir l'effet que celles-ci produisaient sur ses deux voisins.

— Mon oncle m'attend, répondit brièvement le baronnet.

— Oh! lord Oakvil va s'endormir au coin du feu, sa *Gazette des Missions évangéliques* à la main, et il ne s'apercevra pas de votre absence... soit dit sans vous offenser, sir Alan. »

L'allusion aux *Missions évangéliques* était malheureuse, et Alan le fit sentir à Maggy par quelques paroles si froidement polies, que l'étourdie rougit un peu sous son voile de gaze. Toutefois, elle reprit sur son ton d'enfant gâtée, qui se sent tout permis :

« Ne m'en veuillez pas trop de ma proposition ; elle avait un but égoïste, je l'avoue. Je quête ce soir, et si je cherche à grossir le nombre des fidèles, c'est pour que ma bourse ne reste pas trop légère. »

— Je suis vaincu et me rends à discrétion, répondit galamment le baronnet ; mais, après la quête, il est entendu que je reprends ma liberté. »

Solange avait ressenti des impressions complexes pendant ce court dialogue, auquel elle ne s'était pas mêlée. Elle en voulait à Maggy de son ton léger et de la réponse provoquée ; elle lui en voulait plus encore peut-être de son succès final ; et pourtant, prier non loin d'Alan, dans des murs catholiques, était une joie nouvelle et délicieuse.

Elle l'éprouva bientôt, quoique de sa place elle ne pût apercevoir Alan, resté près de la porte. Il valait mieux, d'ailleurs, qu'il en fût ainsi, car fervente et aimante comme l'était Solange, elle n'eût pas manqué d'être péniblement affectée en constatant, à l'attitude du jeune anglican, quelle distance leur foi différente établissait en eux.

Elle ne le vit pas non plus sortir, lorsque après l'évangile, il eut versé dans la bourse que lui présentait une main finement gantée, tout le contenu de son porte-monnaie : un nombre respectable de pièces d'or.

Tandis que Maggy, retenant un malicieux sourire, se disait que de la part d'un protestant, cette générosité, dont profiterait la petite église, était bien méritoire, Solange, absorbée dans son recueillement, demandait une grâce que ses lèvres n'osaient formuler, mais que son cœur eût achetée au prix de tous les sacrifices.

Elle pria aussi pour Aimery de Saint-Yon.

Lorsque Alan rentra à Almeston-House, il trouva son oncle dans la bibliothèque, au coin du feu, non pas sommeillant comme l'avait prédit Maggy, mais plongé dans des réflexions qui paraissaient profondes.

Il fit signe au jeune homme de s'asseoir en face de lui.

Alan ne demandait pas mieux ; le froid du dehors rendait fort agréable le voisinage de cette cheminée colossale, surmontée d'armoiries écartelées de blasons princiers, et dans laquelle brûlait gaiement la bûche de Noël.

Le marquis de Dongall, grand vieillard au regard austère, savait être un causeur agréable à ses heures. Mais ce soir, quelque chose de solennel dans sa voix inquiéta vaguement son neveu.

Quand le noble lord ouvrit la bouche, Alan était persuadé qu'il allait entendre des paroles graves. Pourtant, les premiers mots parurent insignifiants.

« Vous êtes resté longtemps absent. Je m'attendais presque à voir revenir tout le monde, et je pensais que le désir de ne pas quitter vos amis vous retenait près d'eux. »

Alan regarda son oncle, qui souriait avec bonhomie.

« On ne reviendra pas avant une demi-heure, je pense. J'ai dû entrer à l'église et y rester quelques instants pour attendre la quête que lady Maggy m'avait annoncée, et qu'elle devait faire elle-même. Vous comprenez, mon oncle, qu'ainsi prévenu, je ne pouvais pas me retirer. »

— Et je ne vous en fais pas un reproche, mon neveu. J'ai eu votre âge, et je sais l'attraction que de

jolis minois... Mais je ne m'attendais pas à ce que ce fût celui de lady Maggy. »

Alan devint pourpre, et arrêta sur son oncle un tel regard, que celui-ci eût changé de conversation s'il n'avait été décidé à poursuivre celle-ci jusqu'au bout.

« Alan, reprit-il d'une voix très grave, j'ai fait de mon mieux pour remplacer votre père, et je crois que, par reconnaissance, sinon par affection, vous devez quelques égards à mes avis. Ce que je vais vous dire influera probablement sur votre vie entière, ou plutôt, nous allons être deux à vous parler. Si nos conseils sont contradictoires parfois, vous reconnaîtrez, du moins, qu'une égale sollicitude les dicte. »

Un peu interdit par ce début énigmatique, Alan resta silencieux.

« Vous êtes en âge de vous marier, et je crois que vos goûts vous y portent. Etant l'unique héritier de mes titres et de mes biens, sans compter votre fortune personnelle, cela vous sera facile ; et je dois ajouter que, pour mon compte, je serai bien aise de vous voir établi. »

Nouvelle pause, pendant laquelle Alan se demandait où son oncle voulait en venir.

« J'avais formé un projet, continua lord Oakvil, caressé un rêve avec l'imprévoyance des vieilles gens, qui devraient bien savoir combien peu on songe à les consulter, surtout en pareille matière. En un mot, je pensais pour vous à la fille de lord Almeston, et j'avais quelque motif de supposer que ses parents veraient volontiers votre union. »

— Mon oncle, croyez que mon désir est de vous complaire en toutes choses, mais...

— Inutile de continuer ; je sais d'avance ce que vous allez dire : vous n'aimez pas Maggy — ce dont elle se consolera, car les prétendants ne lui feront pas défaut. C'était un bon et brillant mariage, qui rehaussait encore votre situation, en vous promettant le bonheur. Enfin, n'en parlons plus... Encore une fois, j'ai été jeune, et j'ai agi comme vous, en refusant le meilleur parti du comté. Si je vous disais que je m'en repents, vous ne me croiriez pas, ou vous jugeriez votre cas différent du mien. Je n'insiste donc pas.

« Maintenant, je vais compléter votre confession, comme disent les papistes. Si vous n'aimez pas Maggy, toute gracieuse et aimable qu'elle se montre envers vous, c'est que vous aimez Solange. »

Depuis un instant, Alan s'attendait à cette conclusion. Il put donc se composer une attitude suffisamment calme, dont le vieillard ne fut d'ailleurs pas dupe, car il continua sur un ton doucement railleur :

« Eh ! eh ! on a encore de bons yeux, tout vieux qu'on est ; on sait voir clair. Lord et lady Ameston, la jolie Maggy elle-même, ou la vigilante tante Pauline ne se sont peut-être pas encore aperçus de l'état des choses ; mais moi, je n'ai plus de doutes depuis que nous sommes ici. A parler vrai, j'y avais pensé plus tôt, mais les fiançailles de mademoiselle d'Aulnoy détournèrent le cours de mes idées. Maintenant que ces fiançailles sont rompues — par un motif que je n'ai pas encore compris et que madame de Valfontaine ne paraît pas beaucoup mieux comprendre — je suis fixé. Ai-je deviné juste ? »

— Oui, mon oncle, répondit Alan d'une voix basse

et ferme, j'aime Solange autrement que comme une sœur. Mais elle. .

— Elle vous aime aussi, nigaud que vous êtes, et c'est pourquoi elle se console si aisément de la rupture de son mariage. Vraiment, vous autres jeunes gens, vous n'êtes pas forts. »

Ce compliment peu flatteur fut perdu pour Alan, qui avait pâli, et que son masque tranquille abandonnait.

« Oh ! si ce que vous dites était vrai... »

— L'avenir vous répondra. Mais c'est parce que je suis très sûr de ce que j'avance, que je poursuis cet entretien décisif. Je vous l'ai dit, votre mariage avec Solange n'entraîne pas dans mes plans. Elle n'est pas assez riche pour vous, puis elle est Française... Ne froncez pas les sourcils : il est bien permis de ne pas aimer les Français, que je sache. Enfin, il y a autre chose que je vous expliquerai tout à l'heure. Mais bref, comme cette alliance est en somme fort honorable, vous avez mon consentement plein et entier. Vous dirai-je que vous avez un autre assentiment qui aura sans doute beaucoup plus de prix pour vous, quoiqu'il ait été formulé à un moment où il était difficile de bien juger la question ? »

Les yeux d'Alan exprimaient une surprise profonde et une prière instante. Le marquis de Dongall continuait :

« Quelques jours avant de mourir, votre père me parlait de vous et de Solange avec tendresse : vous savez qu'il portait à sa belle-fille une affection au moins égale à celle que vous témoignait votre belle-mère. Prévoyant l'avenir, il me dit que votre mariage était un de ses vœux et que, puisque Dieu lui refusait la joie d'en être témoin, il me priait de tenir en cette circonstance sa place auprès de vous. Mais afin que votre choix restât parfaitement libre, je ne devais pas aborder ce sujet jusqu'au moment où j'acquerrais la certitude que vous étiez attirés l'un vers l'autre. Cette certitude, je l'ai depuis quelques jours, et je remplis ma mission parce que je la considère comme sacrée, quoique, je le répète, cette affaire soit opposée à mes vues personnelles. »

Il importait bien à Alan que l'oncle Oakvil approuvât ou non son amour ! Son père l'avait béni à son lit de mort, Solange le partageait, disait-on... Ah ! désormais, rien ne pourrait plus le séparer d'elle.

Il fut rappelé du ciel sur la terre par la voix du vieux lord, qu'il écouta d'abord comme un bourdonnement importun, mais qu'il entendit bientôt très distinctement.

« Je vous ai dit que la question de fortune et de nationalité mise à part, une raison grave me rend ce mariage peu sympathique : c'est la religion. Oh ! écoutez-moi bien — Alan avait fait un mouvement brusque. — Quoique très attaché à la foi de mes pères, comme le doit être tout homme d'honneur, je ne pousse pas le fanatisme jusqu'à prétendre vous empêcher d'épouser une catholique ; mon projet concernant les Alveston en est une preuve. Les mariages mixtes sont assez fréquents chez nous, et généralement, ils n'entraînent pas d'autre inconvénient que des querelles un peu plus fréquentes dans ces ménages-là que dans les autres... à moins que les deux époux soient également tièdes, ce qui est le pis de tout. Mais

ici, il y a une nuance. Maggy n'est que bonne chrétienne ; Solange est pieuse, très pieuse même. On lui dira que tous ses enfants doivent être catholiques, et elle voudra, elle exigera au besoin qu'il en soit ainsi. Je connais ces femmes douces et timides. Sa mère, à qui elle ressemble au moral comme de visage, avait obtenu de votre père la promesse que les enfants qui pourraient leur naître seraient tous catholiques romains. Votre père commit là une grande faute, et peut-être Dieu le punit-il de sa faiblesse en lui enlevant si tôt les joies auxquelles il avait tout sacrifié. Or, moi qui le remplace auprès de vous, je ne pourrai en aucun cas tolérer qu'un tel scandale — Dieu le lui épargne — qu'un tel scandale, dis-je, se produise dans notre maison. Si je ne connaissais pas vos convictions religieuses, si je pouvais craindre un instant que la contagion de l'exemple vous entraînât...

— Ma soumission à l'Eglise réformée est absolue, fit Alan d'une voix concentrée.

— Je le sais, et c'est pourquoi je m'acquitte, sans trop d'appréhensions, du message de mon frère. Mais enfin, je tenais à vous mettre en garde contre ce qui pourrait arriver. Que les filles professent la foi de leur mère, c'est déjà un malheur ; mais si jamais un Oakvil...

— Rassurez-vous, mon oncle, vos neveux seront tous dignes de vous. J'aime ardemment Solange, vous l'avez deviné, et je l'aime non seulement parce qu'elle est belle et charmante, mais aussi parce qu'elle est pieuse. Cette religion, qu'elle reçut de sa mère — une sainte aussi — ne m'inspire nulle aversion ; je trouve naturel et heureux qu'elle la pratique avec exactitude. Mais ceux qui hériteront de mon nom — mes fils au moins — suivront la religion de leurs aïeux. »

Il n'y avait pas là de *papiste* qui pût faire observer que, sans remonter bien haut dans le noble lignage des Oakvil, on trouverait des ancêtres catholiques. Le préjugé et l'habitude exercent une telle influence sur les esprits les plus fermes, que cette idée assez logique ne vint à l'esprit d'aucun des deux protestants.

— Bien, mon ami, fit l'oncle avec une condescendance satisfaite. Je suis aise de m'être ouvert à vous. Maintenant, marchez si vous le désirez.

— Je pense qu'il ne faut rien compromettre par trop de précipitation, reprit Alan qui, le nuage religieux écarté, respirait de nouveau avec ivresse le bonheur qui venait d'éclorre en son âme. Actuellement, Solange est encore bien près de... de la rupture que vous savez. Puis, les nouvelles de France sont de plus en plus mauvaises, et elle aime trop son pays pour souffrir qu'on la distraie de cette pensée. Franchement, il me serait désagréable qu'un si doux souvenir se mêlât aux images sanglantes évoquées sans cesse devant nous. Je vais vous accompagner à Oakvil-Abbey, comme c'est convenu, et plus tard, au printemps, par exemple...

— La saison des poètes et des amours, héin, Alan ? Ah ! ah !... Mais votre idée est bonne et je l'approuve. D'ici-là, vous réfléchirez encore, et si Maggy...

Alan ne protesta que du geste ; on marchait dans le salon voisin.

Toute la société rentrait de l'église, et l'on venait chercher l'oncle et le neveu pour qu'ils prissent part

au somptueux réveillon préparé dans la salle à manger.

Ce réveillon fut moins joyeux que d'habitude. Lorsque lord Alместon but à la France, des larmes montèrent aux yeux des deux Françaises. A ce moment, Alan se tourna vers Solange avec une telle expression de sympathie attristée, que la jeune fille se sentit attirée vers lui par un sentiment puissant, surtout quand il en corrobore d'autres : la communauté des impressions dans les plus nobles régions de l'esprit et du cœur.

XIV

L'hiver s'acheva, et le printemps commença lentement à s'épanouir.

Il semblait qu'à Alместon-House, cette charmante saison apportât plus de parfums qu'ailleurs, qu'elle se parât de nuances plus tendres et qu'elle répandit une joie plus pénétrante. La propriété était admirablement située, au milieu d'un de ces paysages d'une idéale fraîcheur, comme il s'en rencontre en Angleterre. Le parc, avec ses taillis touffus où s'abritaient des daims, ses pelouses de velours, ses corbeilles et sa grande pièce d'eau peuplée de cygnes noirs, encadrait le château de la façon la plus heureuse. De tous côtés, des allées ombrées s'enfonçaient dans les futaies, ou des points de vue artistement ménagés permettaient aux regards d'embrasser un ensemble superbe.

Toutes ces beautés, toutes ces fraîcheurs étaient dans leur éclat lorsque avril les caressait de sa tiède haleine; le domaine seigneurial ressemblait alors à un Eden. Comme il arrive souvent, les maîtres de cette noble demeure n'y séjournaient guère en cette saison de renouveau et de splendeur printanière; la saison les appelait alors à Londres, à moins qu'ils ne fussent encore à Paris.

Cette année, deux motifs les retenaient à la campagne : un petit deuil de famille et le désir de garder auprès d'eux leurs hôtes de l'hiver.

Quand le siège de Paris fut levé, et que la triste paix imposée à la France eut rendu les voyages plus faciles, madame de Valfontaine voulut retourner chez elle. Mais ce chez-elle étant complètement désorganisé, lady Margaret obtint qu'elle resterait encore quelque temps en Angleterre, avec Solange. L'hospitalité d'Alместon-House se faisait si cordiale, que s'en arracher dès que cela devenait possible ressemblait à de l'ingratitude.

Il y avait presque constamment du monde au château, car le demi-deuil qui proscrivait les bals et les réunions très nombreuses, ne modifiait pas le train ordinaire de la maison. Mais la liberté, ce grand charme de la campagne, restait complète; chacun employait à sa guise les heures de la matinée. On montait à cheval, on se promenait à pied ou en voiture, on lisait dans la vaste bibliothèque dont les rayons offraient aux érudits les livres les plus intéressants et les plus sérieux, tandis que sur la longue table qui en occupait le centre, les romans nouveaux — mais choisis — étalaient leurs titres alléchants.

C'était la vie de château la plus large, la plus intelligente, la plus agréable qui se puisse rêver.

Les magnifiques écuries, très soigneusement entretenues, offraient une ressource fort appréciée à la bruyante jeunesse. Maggy, hardie écuyère, était parvenue à vaincre la timidité de Solange et à s'en faire accompagner dans les chevauchées qu'elle multipliait sous l'escorte de son père. Mais elle se lassait vite de ce plaisir trop tranquille pour sa nature. Il lui fallait les émotions des grandes chasses, alors qu'excitées par les sons du cor et l'ardeur de la lutte, les frères amazones sont entraînés dans une course vertigineuse par les chevaux de sang que leurs petites mains ne peuvent maintenir.

La saison ne permettant pas ce genre de sport, elle chercha quelque chose de nouveau, et le découvrit sous une forme qui lui eût semblé peu attrayante si cette occupation lui avait été imposée.

Les fillettes du village se trouvaient momentanément sans institutrice; Maggy s'imagina de devenir la leur.

L'intention était excellente, mais l'exécution le fut beaucoup moins. L'entrain de Maggy, sa bonne humeur, l'eussent rendue très apte au rôle qu'elle assumait, si ces qualités aimables n'eussent été contrebalancées par une vivacité frisant l'impatience, et un manque d'esprit de suite particulièrement fâcheux quand on veut diriger les autres.

Cependant, en raison même des difficultés, Maggy s'obstina dans sa tâche, et les scènes les plus amusantes eurent lieu journellement entre elle et ses rustiques élèves. Solange, toujours présente aux leçons, riait de bon cœur et assurait aux hôtes d'Alместon-House qu'un plaisir original les attendait à l'école. Mais Maggy, imperturbable de sérieux et de dignité, se refusait d'une manière péremptoire à ce qu'aucun profane vint troubler sa classe.

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

MOT CARRÉ

Le premier sert à dénommer
La partie de l'Amérique
Où le second se doit chercher.
Le quatre est le nom générique
Des monts que l'on peut admirer

Dans la Limagne poétique.
Le trois se fait-il désirer?
La division politique
De son département unique
Aisément le fera trouver.

Explication de l'Énigme contenue dans le numéro du 14 Mars : *Montre*.



Costume en lainage marine, ornements en popeline ciel, pour fillette de quatorze ans.



Costume en velours anglais et lainage grenat, pour jeune fille.

Modèles de mademoiselle Léa Guiard, 19 rue Blanche.

Costume en lainage marine, ornements en popeline ciel, pour fillette de 14 ans. — Jupe en alpaca, garnie en bas, d'un haut plissé et d'un second pour les lés de derrière; nœud à coques et pans servant de pous. La draperie-tablier est relevée de plis réguliers; à gauche le drapé est perdu sous deux plis plats qui forment, avec un revers en popeline ciel, une quille mobile, fixée sur le tablier et à la taille. Corsage à pointe avec un postillon plissé, le bord dentelé; un fichu en popeline croisé sous la poitrine et s'arrête, à la taille, par un nœud. Col droit. Manche échancrée à la couture, intérieure avec un parement et une traverse en popeline reliant les côtés.

Costume en velours anglais et lainage grenat, pour jeune fille. — Jupe en velours anglais, les lés de derrière plissés de cinq plis plats très profonds. Tunique enveloppant la jupe, montée par des plis inclinés, relevée d'un côté par un chou en lainage et pincée au bas par un flot de ruban. Corsage plissé avec un empiècement carré en velours, excepté au dos qui est tout en lainage. Col droit. Ceinture en gros grain. Manche large serrée au poignet dans un bracelet en velours. Très gentil costume pour le printemps. Se fait en toute nuance.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4512, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, première toilette (gravure n° 4514), et Costume, page 6 (Album de Mars). — Blouse d'enfant (gravure n° 4514)

Bonnet du matin, page 6 (Album de Mars).

DEUXIÈME CÔTÉ

Déshabillé en cachemire, page 7 (Album de Mars).